

Claire Andrieu

# Tombés du ciel

*Le sort des pilotes abattus en Europe  
1939-1945*

Tallandier / Ministère des Armées

Cet ouvrage est coédité avec le ministère des Armées,  
secrétariat général pour l'administration,  
direction des patrimoines, de la mémoire et des archives.

Cet ouvrage est publié avec le concours  
du Centre national du Livre.

Cartes et visualisations : © FNSP Sciences Po  
– Atelier de cartographie, 2021

© Éditions Tallandier / Ministère des Armées, 2021  
48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris  
[www.tallandier.com](http://www.tallandier.com)

ISBN : 979-10-210-4413-5

## Avertissement à la lectrice et au lecteur

L'intérêt de ce livre tient pour beaucoup à la comparaison et à la démonstration que celle-ci apporte. Elle « dé-naturalise » des comportements qui peuvent paraître naturels vus de chaque pays, alors qu'ils sont en fait très construits. Cependant, la lectrice ou le lecteur amateur de faits et de récits plutôt que de démonstrations peut choisir le pays ou le moment qui l'intéresse.



## INTRODUCTION

### L'international au village

Ce livre a pour but de montrer l'engagement des civils dans la guerre. L'observatoire choisi – l'arrivée inopinée d'un belligérant, ami ou ennemi – met en lumière leur autonomie et leurs choix combattants. Dans ces situations, ils apparaissent comme des acteurs directs de la guerre et non comme les simples sujets d'un « Home Front » en tension, tiraillé entre deuils, pénuries, rapports de genre et conflits de classe. Ce livre rend aux citoyens leur souci de la Cité en son ensemble. Il veut repolitiser la guerre.

L'arrivée au sol d'aviateurs tombés déclenche la formation de quatre configurations sociales différentes. Chacune définit un type particulier de relations internationales, dans lequel les sociétés agissent de manière autonome, avec ou sans le concours de l'État, ou même contre lui. Des micro-sociétés internationales ou même transnationales se forment ainsi, plus ou moins éphémères, qui mènent une guerre qui leur est propre. En un mot : les civils français résistent à l'envahisseur tombé du ciel, les Anglais font prisonniers les aviateurs malchanceux de la Luftwaffe avec civilité, les Français occupés cachent les Alliés et les aident à s'évader hors de l'Europe continentale, et des Allemands lynchent les pilotes alliés à partir de la mi-1943.

*La guerre des Dupont, des Smith et des Schmidt*

Quels sont les facteurs qui travaillent les Dupont, les Smith et les Schmidt pour qu'ils et elles adoptent des comportements si homogènes à l'échelle nationale et si contrastés d'un pays à l'autre ? Menée sur deux niveaux, à l'échelle locale – et même microsociale – et à l'échelle nationale, l'histoire comparée de ces trois pays apporte une réponse. En tombant ou en se présentant sans prévenir chez les civils, l'aviateur ou le soldat évadé pénètre au cœur des sociétés concernées. Son arrivée catalyse sur place les inclinations produites par le régime politique, la mémoire collective et les traditions culturelles. Le fugitif suscite par son apparition un concentré de culture politique nationale. Les actes consécutifs dessinent une typologie : résistance à l'envahisseur ; accueil débonnaire ; accueil clandestin et aide à l'évasion ; lynchage. Ce tableau tranché réveille-t-il des stéréotypes nationaux ? C'est ce qu'on reproche parfois à l'histoire comparée, soupçonnée de conforter les préjugés. Notre étude s'attache au contraire à déconstruire ces oppositions en repérant les déterminismes qui pèsent sur le comportement individuel des civils en temps de guerre. Les trois grands ressorts – le régime politique, la mémoire, les traditions – jouent de manière variable, entrent en phase ou se contrarient selon les pays. La comparaison permet de mettre en évidence ces jeux de force.

Histoire comparée des civils en temps de guerre, cet ouvrage présente aussi certains traits des études d'histoire globale, expression qui désigne depuis les années 1980 l'étude des phénomènes mondiaux. Elle s'oppose en théorie à l'histoire nationale et européocentrique. Nos trois pays sont situés en Europe, mais ils réunissent quatre des cinq grandes situations observées durant la Seconde Guerre mon-

diale : deux États souverains, l'un agresseur (Allemagne), l'autre agressé (Royaume-Uni) ; un pays envahi, puis occupé (France). Il ne manque que les neutres. Par ailleurs, les aviateurs américains, et notamment africains-américains, jouent un rôle essentiel dans cette histoire. Elle n'est donc pas particulièrement européocentrée. Enfin, des cas de figure analogues se rencontrent aussi en Asie, où la « guerre de Quinze Ans » selon l'expression japonaise (1931-1945) et la guerre du Pacifique (1941-1945) ont été le théâtre de la chute d'aviateurs. Certains ont été cachés et aidés par des civils de Chine ou d'Indochine, d'autres ont été lynchés au Japon. Il se trouve que le texte littéraire le plus remarquable écrit sur le traitement par les civils d'un aviateur tombé l'a été par un jeune écrivain japonais, futur prix Nobel de littérature, Kenzaburô Ôe. Paru en 1957, *Gibier d'élevage* raconte l'adoption par un jeune garçon d'un village isolé d'un aviateur noir américain tombé à proximité<sup>1</sup>. Aimé par les enfants du lieu comme un animal à la fois familier et merveilleux, il devient brusquement un ennemi quand la guerre fait son entrée en la personne d'un employé venu demander qu'on amène le prisonnier à la ville pour l'incarcérer. L'aviateur riposte en prenant l'enfant en otage. Il est finalement tué à la hache. L'enfant est délivré mais reste gravement choqué. Commencé comme une fable, le récit se termine dans le drame.

Dans une certaine mesure, notre ouvrage avance à contre-courant. La situation observée – la rencontre entre civils et combattants isolés – rend assez inopérantes les approches victimisantes comme les analyses universalisantes peu sensibles aux contextes politiques et culturels. Depuis les années 1980, un phénomène culturel international a conduit à valoriser les victimes au prix d'une certaine « victimisation » (le mot date des années 2000), c'est-à-dire d'un changement de regard sur les acteurs sociaux désormais perçus

comme victimes. Pour certains sociologues, un « grand récit victimaire » (autre néologisme) est en train de remplacer la vieille culture de l'héroïsme ou l'épopée de la lutte des classes<sup>2</sup>. Pour la discipline historique, il en résulte une certaine dépolitisation du passé, au fur et à mesure que la liste des catégories de victimes s'étend. Car la victime est par définition passive. Elle n'a que des sentiments et ceux-ci sont ceux de la douleur physique et morale. Elle suscite la compassion, et l'indignation par conséquent, mais l'idée qu'elle puisse avoir son propre agenda politique, ses propres choix, le fait qu'elle se fasse une joie de les mettre en œuvre, qu'elle soit active et volontaire, donc, tend à s'effacer derrière l'analyse des souffrances et des malheurs endurés. Par ailleurs, depuis les années 1990, la mondialisation a joint ses effets au retournement de la lunette d'observation. La logique de la souveraineté nationale ayant perdu sa prééminence, les approches nationales ont perdu de leur légitimité. La place du politique et de la culture politique s'en est trouvée encore amoindrie, car dans un conflit international, l'engagement national est une politique. En ce sens, nos acteurs qui réceptionnent les combattants isolés sont des engagés politiques.

Notre position est voisine de celle de l'historienne Francesca Trivellato. Travaillant sur le commerce à longue distance mené par deux frères, des Juifs de Livourne, au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, cette auteure rejette l'idée de certains économistes qui voient dans ces relations marchandes traversant des communautés diverses, juives mais aussi catholiques et brahmaniques, l'efficacité conjointe de l'individualisme et de la « main invisible » du marché<sup>3</sup>. Elle montre que ces relations transnationales et interculturelles d'une grande efficacité coexistaient avec la persistance des cultures et des préjugés communautaires traditionnels. Nos civils acteurs de la Seconde Guerre mondiale ne sont pas non



plus des individus interchangeables d'un pays à l'autre et leurs sentiments ne sont que partiellement universels. Leur comportement est régi par leur culture et leurs traditions nationales auxquelles s'ajoute, dans les pays restés souverains, le régime politique en vigueur. Francesca Trivellato a intitulé son livre *Des étrangers familiers* (*The Familiarity of Strangers*) : ce pourrait être le titre de cet ouvrage si nous traitions de l'histoire des aviateurs plutôt que des sociétés d'accueil.

### *Le comportement comme critère*

Telles des aiguilles dans des meules de foin, nos aviateurs et soldats évadés – qui s'abritent d'ailleurs souvent dans ces meules – nous permettent de tester les sociétés traversées. Ils sont comme les agents involontaires d'une opération de « testing » à l'échelle des pays visités. Au travers de rencontres plus ou moins brèves mais répétées, ils nous offrent des expériences systémiques qui permettent d'ouvrir un dialogue avec les thèses historiographiques développées depuis 1945. Mais cet exercice propre à la discipline pourrait n'avoir qu'un intérêt académique s'il n'était sous-tendu par des débats plus philosophiques, voire plus politiques.

La première question concerne le rapport entre l'opinion et l'action. Dans cet ouvrage, les opinions déclarées ne nous intéressent pas au premier chef. Les actions, avec leurs conséquences souvent graves et irréversibles pour les fugitifs ou pour leurs aides, nous paraissent plus signifiantes. Les paroles volent, les écrits restent, mais les actes s'impriment dans les corps et obligent leurs auteurs. Ils révèlent une opinion plus profonde et souvent non dite car trop évidente. En temps de paix et de liberté, les décalages entre le discours et l'action sont en général régis par l'opportu-

nisme. De beaux discours enveloppent des actions moins satisfaisantes. Mais quand d'autres paramètres arrivent à transcender les pratiques ordinaires, par exemple quand la vie et la liberté sont en question, des inversions se produisent : de beaux gestes peuvent accompagner des paroles déplaisantes. L'aide apportée aux Juifs persécutés en donne une illustration. On a souvent souligné l'abondance des références antisémites dans le discours et les publications des années 1930 et des années « Vichy » en France. Même certains écrits résistants n'ont pas échappé à cette vision du monde dans laquelle la « psychologie des peuples » joue un rôle. Pourtant, si les trois quarts des Juifs résidant en France en 1940 ont échappé aux rafles, c'est notamment parce que antisémitisme et sauvetage ne sont pas incompatibles<sup>4</sup>. Entre le dire et l'agir, notre étude privilégiera le geste, qu'il soit ou non joint à la parole, et que cette parole soit ou non conforme à l'acte accompli.

En outre, de nombreuses expériences de psychologie sociale ont montré la facilité avec laquelle toute autorité obtient de ses sujets des comportements contraires à leurs opinions déclarées, ou suscite même sans peine des changements d'opinion de leur part. On connaît la célèbre expérience de Stanley Milgram, qui, professeur au département de psychologie de Yale dans les années 1960, a voulu tester la « soumission à l'autorité » des citoyens ordinaires. Il a constaté que 98 % des habitants d'un pays libre et démocratique comme l'étaient alors les États-Unis acceptaient d'administrer des chocs électriques forts à un élève lorsque l'ordre en était donné par une autorité scientifique<sup>5</sup>. Depuis leur publication, les résultats des expériences de Stanley Milgram ont été contestés. La pression exercée sur les sujets par les expérimentateurs semble avoir été plus forte qu'il n'a été dit<sup>6</sup>. Des expériences moins dramatiques ont cependant été menées en France, qui vont dans le même sens.

Les psychologues sociaux Robert-Vincent Jule et Jean-Léon Beauvois ont montré la facilité avec laquelle certains contextes déclenchent des changements d'opinion à l'insu des sujets eux-mêmes<sup>7</sup>. Il suffit d'exploiter leur tendance naturelle à mettre leurs opinions en conformité avec leurs actes et, donc, de les conduire d'abord à agir librement en contradiction avec leurs opinions. Les actions accomplies infléchissent les conceptions de leurs auteurs. Mais les expériences de Charles Kiesler, fondateur de la théorie de l'engagement, vont plus loin : elles montrent que la croyance peut se modifier par anticipation, avant même que l'appel à un comportement « contre-attitudinal » n'atteigne directement le sujet<sup>8</sup>. Cette aptitude de l'esprit à anticiper le changement ou bien à l'intérioriser après coup rend largement compte de l'instabilité des opinions et de la faiblesse de leur valeur prédictive. Sans aller jusqu'à prendre les individus pour des électrons sans mémoire, ces études incitent à la prudence quant aux déductions à faire de l'expression des opinions. Elles soulignent au contraire l'effet déterminant des actes, dont l'accomplissement engage, et engage d'autant plus qu'ils sont renouvelés.

L'autre question au cœur de ce livre est celle des identités nationales. La comparaison d'événements en principe semblables survenus en Grande-Bretagne, en France et en Allemagne conduit à la poser en des termes qui ne répondent pas au développement actuel de l'histoire comparée. Celle-ci s'oriente vers les études « transnationales » ou relatives aux « transferts culturels » : les similitudes et les circulations d'une culture à l'autre sont privilégiées<sup>9</sup>. Cette nouvelle approche se prête mal aux circonstances de guerre. Très contrasté, le tableau en quatre volets qui a été dressé plus haut des modalités de l'accueil des pilotes tombés semble légitimer le concept de culture politique nationale. Le risque est cependant d'essentialiser les nations et

de promouvoir des stéréotypes nationaux tels que celui du « gentleman » anglais, de la « brute blonde germanique » peinte par Nietzsche, ou encore du Français éternel trublion atteint d'une « véritable prédilection pour la transgression des lois en toute impunité », comme l'écrit en 1923 un manuel de géographie allemand<sup>10</sup>. Cette seule énumération représente cependant un choix dans le répertoire étendu des caricatures. Toutes ne pourraient pas s'appliquer aux scènes du temps de guerre qui nous occupent. Il reste qu'en 1939-1945, la situation est fortement contrastée des deux côtés de la Manche et du Rhin.

D'une certaine façon, la question de l'identité nationale est devenue suspecte en Europe. Avec l'hécatombe sans précédent de la Seconde Guerre mondiale, le génocide qui y a été commis, puis la construction européenne, la « psychologie des peuples », discipline qui a eu rang à l'Université jusque dans les années 1950, a été progressivement disqualifiée. Les stéréotypes nationaux ne sont plus étudiés pour les réalités qu'ils pourraient recouvrir, mais pour les usages qu'on en fait, comme un jeu de miroirs déformants dont seule l'interaction ferait sens. Comme le suggère le titre d'un ouvrage, lui-même tiré d'une formule attribuée à Edgar Faure, *Une idée fausse est un fait vrai* – l'idée fausse étant le stéréotype<sup>11</sup>. Par ailleurs, depuis les années 1980, le développement de la mobilité internationale et la mondialisation accélérée par la chute du mur de Berlin ont tendu à reléguer les comparaisons interétatiques, en vogue dans les années 1970-1980, au magasin des anachronismes. Plutôt que les relations internationales au sens classique, incluant les États, ce sont les relations intersociétales, culturelles et intellectuelles en temps de paix notamment qui retiennent l'attention des historiens.

Notre étude s'inscrit donc dans l'espace peut-être désuet des États-nations, mais au point précis de la rencontre

physique entre des membres de différentes nations en guerre. L'hypothèse retenue est que la cuirasse – l'État-nation – est déterminante, mais que son poids reste à tester. En choisissant un instant bref et imprévu au cours duquel l'individu a des chances, en apparence, d'échapper aux injonctions étatiques et sociales, on s'attendrait à rencontrer une grande diversité de réactions spontanées. Pourtant, le contraire prévaut. La lecture des archives oblige ainsi à reprendre la question de l'origine des stéréotypes nationaux.

La comparaison sera notre méthode de contrôle, considérant, comme Durkheim l'a écrit, qu'elle est aux sciences sociales ce que l'expérimentation est aux sciences plus exactes. Si la méthode comparative fait mieux comprendre le sens de phénomènes locaux, elle fait aussi ressortir les filtres culturels qui colorent les perceptions et orientent les actions indépendamment du contexte immédiat. Ces prégnances culturelles sont si fortes qu'il est possible d'affirmer que la ruine d'un immeuble bombardé n'est pas perçue de la même façon en Angleterre, en France et en Allemagne. C'est pourquoi le cri du cœur lancé par Marc Bloch dans le projet d'une apologie pour l'histoire conçu sous l'Occupation est assez vain : « Robespierristes, anti-robepierristes, nous vous crions grâce : par pitié, dites-nous simplement quel fut Robespierre<sup>12</sup>. » Pro-alliés, pro-nazis, quelles furent les ruines de la Seconde Guerre mondiale ? Une ruine anglaise n'est pas une ruine française, qui n'est pas une ruine allemande. Mais son positivisme déclaré n'a pas empêché Marc Bloch d'écrire un article modèle d'histoire comparée, dans lequel le réalisme philosophique professé n'entrave en rien l'acuité du regard<sup>13</sup>. Autre exemple de dissociation de l'opinion et de l'action.

*Un savoir académique fragmentaire*

Dans cette introduction, nous ne passerons pas en revue les bibliographies nationales des trois pays étudiés, ce serait trop long. Elles seront présentées et utilisées dans chaque partie traitant de l'un ou l'autre pays. Ici, nous posons les grands débats relatifs à chacun et mettons en regard les seules publications académiques qui traitent directement de la réception par les populations locales des aviateurs tombés ou des soldats évadés. Il s'agit de faire ressortir les principaux enjeux de cette recherche dans le champ historiographique.

Dans l'ordre chronologique des faits survenus, la France de mai-juin 1940 vient en premier. Son cas est sans doute le plus mal connu. Aucun ouvrage académique ne traite la question de la résistance des civils et des gardes territoriaux confrontés à l'invasion. Un article fondé sur les archives locales du département de la Manche fait figure de pionnier solitaire<sup>14</sup>. Il donne un accès rare à la subjectivité des citoyens français. On y voit leur levée en nombre contre l'invasion menaçant. Cette mobilisation à l'échelle locale annonce la résistance des civils et des gardes territoriaux face aux aviateurs ennemis tombés au sol. Mais, écrasée dans l'œuf par la Blitzkrieg et la répression qui suivit, cette résistance n'a pas d'histoire. Les archives françaises et allemandes permettent cependant d'en retrouver la trace. En outre, des ouvrages ont déjà approché le cadre politique et juridique de la répression de la résistance de mai-juin 1940. Le fond de tableau de la répression allemande est présenté par Gaël Eismann dans son livre sur les autorités militaires allemandes en France<sup>15</sup>. Elle montre que la modération supposée du *Militärbefehlshaber in Frankreich* (MBF) est un mythe construit sur la base des Mémoires de

ses responsables publiés après la guerre. L'ouvrage n'étudie pas, cependant, le cas particulier de la répression des civils ayant combattu l'invasion. Cette question est évoquée par Barbara Lambauer dans son livre sur Otto Abetz, ambassadeur d'Allemagne en France durant l'Occupation<sup>16</sup>. Elle montre l'implication décisive d'Abetz dans un marchandage consenti par les deux parties de la Collaboration, française et allemande, qui a conduit à échanger la grâce de quelques civils et gardes territoriaux contre l'incarcération des ministres de la III<sup>e</sup> République Reynaud et Mandel. Cependant, ces ouvrages ne nous donnent pas la vue d'en bas, celle de ces citoyens et de l'action qu'ils ont effectivement conduite. Or, dans le débat sur la France de 1940, généralement présentée comme celle de la débâcle, voire de la décadence, l'action déterminée des civils ouvre une brèche dans le tableau général. Il y a lieu de revisiter cette histoire.

Sur le cas britannique, on ne dispose d'aucun ouvrage académique. Pourtant, l'accueil au sol des aviateurs allemands peut nourrir le débat qui s'est institué depuis les années 1970 sur la *People's War*, la « guerre du peuple », sa réalité ou son caractère mythique. Toute l'aura qui entoure la bataille d'Angleterre en particulier, avec son peuple stoïque au sol et héroïque dans le ciel, qui « tient bon » (*can take it*) et l'emporte par son endurance et sa détermination, a été sérieusement mise en question par les analyses de l'histoire sociale. Il s'avère cependant que dans leur manière fort civile de réceptionner les aviateurs ennemis, les Britanniques ont été conformes à l'image positive de la *People's War*. Mais ce n'est pas dans les ouvrages académiques qu'on en trouvera la démonstration. Parmi la multitude de livres qui portent sur le « Home Front » en général, sur la « Battle of Britain » (10 juillet-31 octobre 1940) ou sur le « Blitz » (septembre 1940-mai 1941) en particulier, c'est à peine si le

sujet est évoqué, et lorsque c'est le cas, en quelques lignes seulement. L'ouvrage le moins expéditif est celui de Simon Paul MacKenzie qui dans son étude sur la Home Guard consacre un très intéressant chapitre à « la peur de l'invasion<sup>17</sup> ». Il n'y est pas question de pilotes allemands tombés au sol, mais d'un malheureux pilote de la RAF, Eric James Brindley Nicolson, âgé de 23 ans, rendu célèbre par son courage et ses épreuves. Le 16 août 1940, son escadrille attaque un groupe de Messerschmitt au-dessus de Southampton. Son Hurricane prend feu, il est lui-même blessé. Il se prépare à sauter quand un Messerschmitt approche de son champ de visée. Il se rassoit pour tirer et abat l'ennemi. Grièvement brûlé, il saute enfin... et est à nouveau blessé par des coups de fusil d'éléments de la Home Guard qui le prennent pour un ennemi. L'histoire de Nicolson est devenue célèbre. En novembre 1940, il reçut la Victoria Cross pour son exploit, et en 1942 il reprit du service en Inde, où il reçut la *Distinguished Flying Cross*. Le 2 mai 1945, il fut tué sur un *Liberator* dans le golfe du Bengale. Cet unique exemple présenté dans le livre de S. P. MacKenzie nous renseigne indirectement sur la question de l'accueil au sol des pilotes tombés : la proportion importante de Britanniques parmi les aviateurs sautant en parachute incitait en principe la Home Guard à retenir son feu<sup>18</sup>.

Une autre manière de tester la population britannique, sans quitter la problématique de l'action improvisée, consiste à observer son comportement à l'égard de prisonniers de guerre allemands évadés. Mais la bibliographie disponible est aussi mince que la précédente. L'excellent livre de Renate Held sur les camps de prisonniers de guerre allemands en Grande-Bretagne n'aborde pas la question de l'évasion<sup>19</sup>. Sa bibliographie ne signale pas de titre qui se réfère au sujet. Écoutées par les services de renseignements britanniques, les conversations des prisonniers de guerre allemands



n'évoquent pas non plus les conditions de leur arrestation<sup>20</sup>. Dans l'ordre des témoignages volontaires, la collecte n'est pas plus riche. Mis à part Franz von Werra dont on verra l'exceptionnelle performance – une évasion réussie à partir du Canada après plusieurs tentatives en Angleterre – et dont le manuscrit est pour le moment introuvable, aucun des quelques dizaines de prisonniers allemands à s'être évadés ne semble avoir laissé de souvenirs. Ce silence pose une question. Certes, les interpellations d'aviateurs tombés ont été dans l'ensemble pacifiques, et, par ailleurs, aucun d'eux n'a réussi à sortir des îles Britanniques, ni même à échapper plus de quelques jours à ses gardiens, mais d'autres facteurs, culturels notamment, peuvent jouer dans ce domaine. Par exemple, la culture de l'évasion n'est peut-être pas également répartie entre les nations. Elle n'a peut-être pas non plus été entretenue de manière symétrique en Angleterre et en Allemagne durant la guerre. Les Britanniques ont créé un service secret chargé d'aider les soldats et les aviateurs à s'évader, le *Military Intelligence 9* (MI9), tandis que les Allemands n'ont pas monté un tel service.

Le cas de la France occupée rejoint les exemples précédents par la rareté des ouvrages académiques. Il faut signaler les deux pages pionnières que Jean Quellien a écrites dans l'atlas historique de *La France pendant la Seconde Guerre mondiale*<sup>21</sup>. Il montre l'importance de l'aide fournie par la population aux soldats et aviateurs britanniques en fuite entre 1940 et 1945. Environ 17 000 *helpers* de Britanniques ont été reconnus en France par le Royaume-Uni après la guerre. Nous conserverons ce terme de « helper » car il n'est pas traduisible en français : le mot « aide » est trop général et les « aidants » ont un rôle d'aide sociale spécifique. Un autre ouvrage, de Laurent Thiery, sur la répression dans le Nord-Pas-de-Calais, zone rattachée au commandement militaire de Bruxelles, contient également beaucoup d'informations

sur la répression de l'hébergement clandestin d'Alliés<sup>22</sup>. Sur la même région, l'ouvrage dirigé par Yves Le Maner comporte des recensements précieux d'avions tombés au sol et d'équipages tués, faits prisonniers ou évadés<sup>23</sup>. Ces travaux ont le mérite de combler une lacune des archives de la Royal Air Force. Sur le moment, la RAF n'a pu connaître dans le détail le lieu de chute de ses avions ni, bien souvent, le sort précis de ses MIA (*missing in action*). Tenues après coup et avec une certaine approximation par la RAF, les statistiques de tués, de prisonniers et d'*evaders* (soldats et aviateurs ayant échappé à l'arrestation) n'ont pas été rapportées au lieu du crash ou de l'atterrissage forcé. Pendant la guerre, la RAF avait d'autres urgences à gérer. Mais après 1945, les chiffres successifs n'ont pas non plus fait l'objet d'un bilan global. D'où le caractère précieux des données recueillies au sol.

Ces études sur la France ont un caractère factuel. Elles n'ouvrent pas le débat sur l'attitude des Français, même si, indirectement, elles les montrent massivement pro-alliés et résistants. C'est la même « aide de masse » (*mass help*) que l'historien Roger Absalom a étudiée pour l'Italie. Dans un ouvrage pionnier sur l'histoire des helpers, l'auteur a mis en lumière « l'étrange alliance » entre les paysans italiens et les soldats britanniques qui se sont évadés en septembre 1943, au moment de l'armistice italien<sup>24</sup>. Environ 50 000 fugitifs, échappant à l'arrivée des Allemands, se sont fondus dans le paysage de l'Italie centrale. L'auteur explique cette solidarité par un « sens commun » paysan fait de traditions de survie héritées de siècles d'exploitation, qui faisaient d'un fugitif un semblable et un frère. En outre, un vieux millénarisme trouvait son bonheur dans le fait d'aider les représentants en détresse d'un pays riche et puissant. Le renversement des rapports de pouvoir était un signe que le règne de la justice approchait. Cette analyse sociale n'est pas

applicable à la France, où les helpers étaient aussi actifs en ville qu'à la campagne, et où la condition paysanne n'était pas, ou beaucoup moins, synonyme d'oppression sociale. En France, « l'aide de masse » offerte aux Alliés a reposé sur l'héritage révolutionnaire des idées de nation et de droit des peuples. L'ouvrage de Roger Absalom fait néanmoins ressortir ce trait commun entre la France et l'Italie : l'aide locale aux Alliés a été un phénomène de masse.

Cette appréciation remet en cause les analyses de spécialistes de la Collaboration qui tendent à voir la population comme opportuniste et peu résistante, sinon d'une manière marginale, et, en outre, violente. Paru en 1973, *La France de Vichy*, l'ouvrage de Robert Paxton qui a fait date et qui a contribué à infléchir l'historiographie des années d'occupation, jette une lumière crue sur la collaboration du gouvernement de Vichy avec les autorités nazies. Bien que *La France de Vichy* ne porte pas sur la Résistance mais sur la collaboration d'État, le livre a été lu, aussi, comme une critique de la place de la Résistance dans l'histoire de l'Occupation. Paru vingt ans plus tard, le livre de Philippe Burrin, *La France à l'heure allemande*, a contribué au même courant historiographique<sup>25</sup>. À la différence de *La France de Vichy*, *La France à l'heure allemande* porte bien sur les comportements collectifs des Français sous l'Occupation, mais il n'inclut pas les activités résistantes dans ceux-ci. Tout entier consacré aux attitudes « d'accommodation », le livre brosse un tableau en gris et noir. Ces analyses répondaient, à l'époque, à une attente sociale. Notre étude renouvelle la discussion sur la place et la nature des activités résistantes en France, et aboutit à les réviser à la hausse.

Depuis les années 2000, un début de bibliographie académique se constitue pour le cas allemand. Quatre articles ou contributions à des ouvrages collectifs ont traité des lynchages de pilotes alliés en Allemagne. Ils offrent des

tableaux généraux présentant le mécanisme institutionnel à l'œuvre derrière les improvisations locales, et s'efforcent de donner un bilan de la *Volksjustiz*, la « justice du peuple » ainsi dénommée par les autorités du Reich. C'est la contribution de Klaus-Michael Mallmann qui ouvre le débat de la manière la plus claire<sup>26</sup>. Ce spécialiste du génocide des Juifs conclut en affirmant que la *Lynchjustiz* – concept nouveau, en usage dans l'état-major de la Wehrmacht en 1944 – est un signe de la généralisation de la guerre d'anéantissement lancée par l'Allemagne nazie. Il ajoute que cette « justice du peuple » a impliqué la population, au même titre que les assassinats de déportés lors des « marches de la mort » en 1945. À l'opposé, Barbara Grimm défend l'idée que les auteurs de ces agressions étaient en règle générale des responsables nazis, et que la violence populaire était l'exception. C'est également la thèse de deux ouvrages parus en 2014 et 2015 qui traitent de la *Fliegerlynchjustiz*, la « justice de lynchage » visant les aviateurs tombés en Autriche<sup>27</sup>. L'article érudit de Helmut Schnatz, « La mort des pilotes par lynchage », ne prend pas directement position, bien qu'il se trouve dans un ouvrage qui met sur le même plan les violences nazies et alliées<sup>28</sup>. Enfin, un article approfondi de Kevin T. Hall, tiré de son *PhD*, montre bien l'implication des civils dans les lynchages de pilotes et l'explique par la colère et la volonté de vengeance suscitées par les bombardements<sup>29</sup>. C'est un point à discuter : la colère populaire est-elle un fait premier ou une construction culturelle et politique ? Que ces lynchages n'aient été commis que par des ressortissants allemands et autrichiens donnent un début de réponse. Ceux qui ont eu lieu dans les pays occupés sont le fait des troupes de la Wehrmacht et non des habitants de ces lieux. Ainsi la question de l'accueil au sol des aviateurs alliés dans l'Allemagne nazie est-elle

traversée par le débat sur la victimisation des Allemands liée aux bombardements stratégiques alliés.

À côté de ces travaux d'historiens, l'ouvrage d'une juriste, Katrin Hassel, présente une grande utilité<sup>30</sup>. Elle a dressé le tableau des activités des tribunaux militaires britanniques constitués selon le *Royal Warrant* du 18 juin 1945 et chargés de juger les crimes de guerre commis en Allemagne. Katrin Hassel a ainsi identifié 92 procédures et 315 accusés de crimes de guerre perpétrés contre des aviateurs alliés. Ce nombre est loin de donner le total des accusés allemands pour ce motif, parce que d'autres tribunaux ont également pris en charge ces procès : ceux des zones française et américaine et quelques cours allemandes. Les procès de la zone soviétique ne sont pas connus. Le travail de Katrin Hassel permet néanmoins de faire un point statistique partiel sur un sujet qui donnait lieu jusque-là à des appréciations mal fondées.

L'historiographie des bombardements touche aussi à notre sujet dans la mesure où l'accueil au sol des aviateurs peut être influencé par les épreuves endurées par les civils sous les bombes. Nous verrons dans les chapitres concernés combien l'histoire de l'offensive aérienne allemande sur la France et l'Angleterre est pauvre, et combien est riche celle des bombardements alliés sur l'Allemagne et les pays occupés. Le déséquilibre pose question. Il nourrit le courant historiographique tendant à présenter l'Allemagne comme victime, mais il n'est pas seulement le fait de l'historiographie allemande de la guerre aérienne, même si celle-ci est longtemps restée culturellement imprégnée du passé nazi<sup>31</sup>. L'histoire écrite dans les pays anglo-saxons critique également sévèrement la stratégie aérienne alliée. Par ailleurs, la richesse des archives britanniques et américaines, qui contraste avec la relative pauvreté des archives alle-

mandes, en partie détruites, contribue au déséquilibre de l'information.

Des travaux récents sur les bombardements alliés sur la France ouvrent de nouvelles perspectives. Ces recherches anglaises ont tenté d'appliquer à la France la problématique des bombardements sur l'Allemagne, laquelle fait l'objet de discussions animées depuis les années 1980. Quel fut l'effet des bombes alliées sur le moral et les opinions de la société française ? Il faut d'abord prendre la mesure de ces bombardements : il semble aujourd'hui qu'ils aient fait presque autant de victimes que les bombes allemandes au Royaume-Uni. Plus de 50 000 Français sont morts sous les bombes alliées, la très grande majorité d'entre eux en 1944, dans le cadre de la préparation du Débarquement. En 2006, les historiens Richard Overy, Andrew Knapp et Claudia Baldoli ont conçu un projet de recherche visant à mettre en lumière la stratégie aérienne anglo-américaine et ses effets matériels et moraux. Ils estimaient au départ qu'en « France et en Italie, par exemple, les bombardements ont été conduits contre les peuples par les forces mêmes qui promettaient de les libérer, générant ainsi des réponses confuses et ambivalentes<sup>32</sup> ». Les deux ouvrages tirés de ce projet précisent ce point en s'appuyant sur des études d'opinion<sup>33</sup>. Le sentiment général en France apparaît finalement solidement pro-allié, avec des nuances selon l'intensité des bombardements. Mais notre étude ne se fonde pas sur les traces dont on dispose pour cette période de dictature : elle s'attache à suivre les comportements. Les actes ne présentent pas le même tableau que les paroles : ils sont dépourvus d'ambiguïté. L'aide clandestine est générale.

*Des films-cultes et des récits d'aventures*

Autant la réception des aviateurs au sol par la population locale est peu présente dans la culture savante, autant cet instant mille fois répété de la Seconde Guerre mondiale a inspiré et inspire encore la culture populaire. Ce décalage mérite qu'on s'y arrête.

Une première raison tient à l'attraction exercée par l'histoire de l'aviation et des aviateurs. Tous les publics ont été sensibles à l'épopée aérienne et à la légende de l'air qui a accompagné l'aviation depuis ses débuts. Le mythe a sans doute connu son acmé au Royaume-Uni pendant la Seconde Guerre mondiale, et c'est justement dans ce pays qu'est paru le premier ouvrage d'histoire culturelle sur le sujet. Derrière la fascination exercée sur le public par les aviateurs, *The Flyer. British Culture and the Royal Air Force 1939-1945* montre la complexité, les contrastes et les contradictions de la vie des aviateurs de la RAF<sup>34</sup>. Si les aviateurs ne sont pas notre sujet, l'aura qui entoure leur action a suscité de nombreux récits, romans, illustrés et films. Dès avant la guerre de 1914, une culture populaire transnationale s'est formée. Elle joue un rôle dans notre histoire parce que ce sont ses vecteurs qui ont porté la mémoire des événements qui nous intéressent, beaucoup plus que les travaux savants.

Mais le décalage ne porte pas seulement sur la faible quantité d'ouvrages académiques comparée à la multitude des récits ou des films. Le « gap » culturel a aussi une coloration. Les œuvres « grand public » ne racontent pas la même histoire. En ce qui concerne la réception des fugitifs par les civils, elles embellissent le tableau, l'idéalisent, ou bien le modèrent en lui enlevant ou en atténuant sa dimension tragique ou criminelle, selon les lieux. Ces récits et ces images s'installent ensuite dans la mémoire collective et

y demeurent, même si la culture savante a divergé entre-temps. Il en résulte la coexistence, souvent à l'intérieur d'un.e même citoyen.ne, de deux analyses historiques qui peuvent être contradictoires, selon qu'il s'agit de la mémoire familiale ou locale, ou bien de la mémoire de l'histoire enseignée. Par exemple : le comportement civil des Britanniques s'insère mal dans l'approche critique de la *People's War*, de même que l'aide de masse apportée aux Alliés en France s'accorde difficilement avec l'historiographie des « années noires » actuellement dominante. C'est en Allemagne que le décalage a été le mieux étudié, avec le livre *Grand-père n'était pas nazi : national-socialisme et Shoah dans la mémoire familiale*<sup>35</sup>. Cette enquête menée en 1985 montre comment la participation des ascendants de la famille au système nazi a été euphémisée au point d'être presque effacée. Ce qui n'empêche pas l'enseignement de l'histoire en Allemagne d'être pleinement critique envers le régime nazi. Deux discours cohabitent, en défense et illustration des ascendants, et en critique de la société d'alors.

En suivant l'ordre chronologique des événements, c'est la France de mai-juin 1940 qui vient en premier. La mémoire familiale et locale de l'exode demeure, mais elle ne s'est pas ou peu traduite dans la culture populaire. Pour ce qui concerne précisément la résistance des civils à l'envahisseur, aucune œuvre ne s'en est fait l'interprète. Les succès cinématographiques qu'ont été *Jeux interdits* (1952), *Week-end à Zuydcoote* (1964) et *Mais où est donc passée la 7<sup>e</sup> compagnie ?* (1973) n'effleurent même pas la question. C'est une histoire engloutie.

C'est peut-être au Royaume-Uni, où les interpellations d'aviateurs par les civils sont restées généralement pacifiques, que le décalage entre mémoire familiale ou locale et mémoire scolaire est le moins marqué. La configuration britannique est illustrée de manière frappante par un film



d'époque, *Mrs Miniver*. Sorti en 1942, ce film américain offre un exemple d'accueil au sol d'un pilote allemand en Angleterre. Il fait lui-même partie des événements de guerre<sup>36</sup>. Produit aux États-Unis en liaison avec le Bureau d'information du ministère de la Guerre (*Office of War Information*), il a pour but de développer les sentiments pro-britanniques. Il rencontre un grand succès aussi bien aux États-Unis qu'en Grande-Bretagne. Le personnage de Mrs Miniver est alors déjà connu des Anglais : imaginée par la femme de lettres Jan Struther, la vie quotidienne de l'héroïne, une bourgeoise britannique mariée à un architecte, a fait l'objet d'une chronique publiée dans le *Times* avant la guerre. Dans le film, alors que son mari est parti en bateau pour aider à l'évacuation de Dunkerque avec quelque 700 autres embarcations (27 mai-4 juin 1940), elle découvre un pilote allemand blessé dans son jardin. Sous la menace de son arme, il exige de la nourriture et un manteau civil pour fuir. Mrs Miniver est animée à son égard de sentiments maternels, sans doute parce qu'au même moment, son fils combat dans les escadrilles de la RAF. Revenant à lui après avoir perdu connaissance, le pilote tient un discours de conquérant exalté : « Vous verrez, vous verrez, nous bombarderons, nous bombarderons vos villes, comme Barcelone, Varsovie, Narvik, Rotterdam, nous les détruirons en deux heures ! » Le pilote s'évanouit à nouveau. Mrs Miniver appelle la police et demande un médecin. Il est intéressant de voir qu'en 1942, le modèle offert aux publics anglo-saxons était celui d'un traitement humain des pilotes tombés au sol. La réalité sur le terrain n'était pas bien différente.

Film anglais sorti en 1957, *L'Évadé du camp n° 1* (*The One That Got Away*) diffuse un message analogue. C'est une création de valeur documentaire sur les tentatives d'évasion de Franz von Werra<sup>37</sup>. Le film commence par son atterrissage

forcé dans le Kent, le 5 septembre 1940, dans un champ de la commune de Marden, lors d'une mission de bombardement sur l'aérodrome de Biggin Hill. Alors que la bataille fait rage dans le ciel, l'*Oberleutnant* se rend en remettant son pistolet au cuisinier de la batterie antiaérienne accouru en tablier et toque blanche pour l'arrêter. Des représentants armés de la batterie « Anti-Aircraft », les « Ack-Ack boys », le suivent de près. « C'est à moi », dit le cuisinier, signifiant à ses camarades qu'étant arrivé le premier sur les lieux, la prise est à mettre à son actif, comme lors d'une partie de chasse au trésor. Le prisonnier est tranquillement conduit à la batterie. Cette scène de guerre paisible et pittoresque a bien eu lieu. La question est de savoir s'il en a toujours été ainsi, et pourquoi. On pourrait évoquer aussi la très célèbre série télévisée *Dad's Army*, qui dépeint les aventures et mésaventures burlesques d'un peloton de la Home Guard dans un village anglais<sup>38</sup>. Cinq de ses 80 épisodes racontent sur le mode de l'autodérision les efforts laborieux du peloton pour interpellier des aviateurs allemands<sup>39</sup>.

C'est en Allemagne que le décalage entre histoire et mémoire est vraisemblablement le plus grand. Pour des raisons évidentes d'autoprotection, la société post-nazie a fait le silence sur des lynchages qui tombaient directement sous le coup du droit international et de la justice alliée. La culture populaire a longtemps écarté le souvenir de ces actions. Depuis les années 1980, un changement se manifeste. En 1984, un passage d'une série télévisée très suivie a traité directement du sujet. La série *Heimat – Eine deutsche Chronik* portait sur la période 1919-1982. L'action qui nous intéresse se situe en 1943, dans une localité semblable au bourg natal de l'auteur, Morbach, dans le Hunsrück, à 50 km du Luxembourg. Comme l'indique le titre et le sous-titre, ce film se veut un récit allemand sur la patrie/foyer/famille allemande, le terme de *Heimat* restant intraduisible en français,